

## Geneviève de Pesloüan \*

### Sexe et genre : un débat \*\*

Au printemps 2013, à l'occasion du débat parlementaire sur l'ouverture éventuelle du mariage aux personnes de même sexe, une prétendue théorie du genre a été brandie comme un épouvantail par les opposants à une loi qui l'autoriserait. Des manifestations de rue de grande ampleur, des violences physiques et verbales inattendues ont accompagné une désinformation qui n'a pas fini de laisser des traces.

La référence à une théorie du genre, entendue dans les manifestations publiques et diffusée sur les réseaux sociaux lors de la préparation du vote, incitait très largement le grand public à prendre position, quelle que soit sa connaissance ou sa méconnaissance du sujet.

Contrevérités, mauvaise foi ont émaillé les déclarations des leaders, réussissant à rallier à leur cause des personnes peu au fait du vocabulaire des spécialistes en sciences sociales. On se souvient que, dans certains quartiers, nombre de familles, épouvantées par ce qu'elles entendaient, sont allées jusqu'à retirer leurs enfants de l'école publique, certaines temporairement jusqu'au retour du calme après le vote, d'autres définitivement.

Le genre, comme concept, n'est ni une théorie ni une idéologie, mais un outil parmi d'autres pour questionner notre manière habituelle de considérer notre société : ses valeurs, ses normes, prescriptions et interdits, ses hiérarchies entre individus et entre groupes sociaux. Il renvoie à l'historicité et au caractère culturel des inégalités entre les femmes et les hommes. Il permet d'explorer les rapports entre les sexes et leurs conséquences sur les pratiques : pratiques privées, conjugales, familiales, éducatives, et pratiques collectives, publiques, citoyennes. Tous les domaines sont concernés : économique, social, culturel, scientifique, médical, juridique, etc.

Rien à voir donc avec une théorie supposée prôner l'indifférenciation des sexes, encore moins une intervention sur l'identité sexuelle des filles et des garçons. Même la philosophe américaine Judith Butler, l'épouvantail

brandi par les conservateurs, n'a jamais contesté l'existence de deux sexes. Sa radicalité porte sur le mode de construction de l'idée de différence sexuelle, non sur sa réalité concrète. L'égalité – et non la différence – est le cœur du sujet. Différence et égalité ne sont pas des oppositions : différent s'oppose à identique, inégalité à égalité.

La théorie du genre est une invention de ses détracteurs. Ce qui existe, ce sont les « études de genre ». On peut excuser la confusion dans l'esprit d'un public non averti.

Pour revenir à la polémique de l'an dernier qui opposait genre à sexe, interrogeons-nous : comment « genre » a-t-il réussi à s'introduire dans un texte législatif qui n'utilisait pas ce mot, mais seulement celui de sexe ? D'où vient le « genre » ? Pourquoi cette notion est-elle présentée soit comme un danger mortel pour notre civilisation, soit comme un outil légitime et efficace pour penser et pour agir ?

Depuis longtemps, les milieux conservateurs estiment que le genre est un nom de code pour désigner l'homosexualité, déclarée pratique « contre nature » qui nierait la différence sexuelle, base reconnue de toute vie sociale humaine. Que les homosexuels aient légalement accès à une institution aussi fondamentale que le mariage signifie qu'ils sont des citoyens comme les autres et, à ce titre, revendiquent les mêmes droits. Pour les traditionalistes, c'est proprement impensable.

Il demeure qu'en toute bonne foi le mariage pour tous bouleverse en profondeur tout ce qui concerne la famille : filiation, parentalité, entre autres. Reconnaissons que l'enjeu est de taille.

Quelques précisions d'ordre sociologique peuvent contribuer à éclairer, à dépassionner un débat qui n'a pas fini de nous « interpellier » : circonstances de l'apparition du terme « genre », développement de l'argumentation, réactions de différents milieux, décryptage de l'idéologie sous-jacente à certaines contrevérités. La campagne des opposants à la prétendue théorie du genre menée actuellement auprès des parents d'élèves rend plus que nécessaire une information simple et honnête.

## Sexe et genre

Classiquement, le *sexe* est un critère qui partage une population en deux entités distinctes, les femmes et les hommes. Ce partage existe dans toutes les sociétés. Sauf exception, le sexe est un invariant : au vu de ses organes génitaux externes, tout individu est classé à sa naissance dans l'une des deux catégories de sexe, à laquelle il appartiendra sa vie durant.

L'identité sexuelle proprement dite est légalement inscrite à l'état civil et garantie par ce dernier.

Le *genre* est un ensemble de rôles, d'attitudes, de comportements, qui sont attendus, prescrits ou au contraire plus ou moins implicitement interdits, attribués d'un côté aux femmes, de l'autre aux hommes. Ce faisant, le genre organise les relations entre les deux catégories de sexe. Construit dans un temps et un espace déterminés, cet ensemble appelé « genre » varie, lui, au gré de l'histoire sociale. Il est éminemment variable.

### Identité sociale

Réalités concrètes, les attributs de genre sont aisément observables. Nul besoin de l'état civil. Être femme ou homme, c'est une évidence, une manière de se présenter soi-même et de se représenter les autres sur la scène de la vie sociale. Le sens commun trouve cela « naturel ». En réalité, l'évidence naturalise ce qui est un produit de l'histoire, de la culture.

En ce sens, l'identité sociale masculine (je suis un homme et les autres me voient évidemment comme tel) ou féminine (je suis une femme et les autres me voient spontanément comme telle) fait système. Représentations communes, règles de comportement incorporées au plus intime des consciences individuelles, la solidité et la cohérence de ce système assurent la stabilité de la société. Système qui n'est pas intangible, il peut accepter des changements de représentations, de comportements dans une certaine mesure. Mais dès lors que les choses dépassent les bornes du supportable, l'édifice apparaît fragilisé, voire mis en grave danger. D'où un recours, une crispation sur la tradition, les habitudes, les idées spontanément partagées. On comprend que la perspective du mariage entre personnes de même sexe ait heurté de plein fouet la représentation commune et pour le moins suscité la perplexité de beaucoup de gens de bonne foi.

### Deux positions différentes à propos du genre

Dans son acception première, lorsqu'il dissocie le culturel et le biologique, le genre interroge les clichés, les stéréotypes liés à l'appartenance de sexe. Selon une opinion modérée, il apparaît raisonnable et juste de combattre les inégalités et les injustices qu'entraînent ces stéréotypes, le plus souvent au préjudice des filles et des femmes. On peut récuser l'idée générale de la douceur féminine et de la violence masculine. On peut proposer aux enfants des modèles d'identification qui fassent une plus grande place aux figures féminines, moins visibles, moins valorisées que les figures masculines. On peut admettre que les hommes ont le droit de pleurer sans

perdre leur virilité. Cela ne remet pas en cause l'évidence de l'appartenance de sexe d'une personne.

Mais le genre prend un tout autre sens si l'on considère que culturel et biologique sont indissociables et non pas juxtaposés : le sexe n'est pas un donné, un inné à côté d'un acquis produit par l'éducation, la socialisation. L'identité de genre est une construction où sont intimement mêlés le biologique, le psychique et le social. C'est un processus, le résultat d'un apprentissage : « On ne naît pas femme (ou homme), on le devient », disait Beauvoir en 1949. On le devient, de gré ou de force, sous la pression du dehors, non du dedans.

Dans les deux cas, le genre n'a rien à voir avec l'indifférenciation des sexes, encore moins avec une intervention sur l'identité sexuelle des petites filles et des petits garçons, contrairement à ce qu'ont laissé entendre les manifestants du printemps 2013. Discours identique à celui des opposants aux « ABCD de l'égalité », outil pédagogique expérimenté en 2011 par l'Éducation nationale dans quelques écoles élémentaires.

Comme on sait, il s'agissait, par quelques scénarios en images, d'attirer l'attention des enfants sur les fausses évidences de la différence des comportements et des représentations filles/garçons : jeux, activités scolaires, sportives, projets, etc. Le rapport d'évaluation remis au ministère au début de l'été est inquiétant. Des enseignants ont été pris à partie, menacés. Phénomène inédit, d'une réelle violence. L'expérimentation des « ABCD de l'égalité » ne sera pas poursuivie. L'idée de lutte précoce contre les stéréotypes de sexe sera maintenue, mais sous une autre forme, dit le ministère.

L'introduction du terme de genre dans le programme de SVT (sciences de la vie et de la Terre) des classes de première en 2010 avait déjà suscité la même opposition des traditionalistes, fondée sur les mêmes contre-vérités. Sans oublier les pressions régulièrement exercées, en particulier par le Vatican, sur les organismes internationaux : conférences de l'ONU (dont la plus emblématique, celle de 1995 sur les femmes à Pékin) ou instances de l'Union européenne, pour faire disparaître du vocabulaire de leurs décisions et recommandations ce terme détesté !

Le paradoxe est que le concept de genre travaille *avec* et non pas contre la différence de sexe puisqu'il s'agit des rapports entre femmes et hommes. Nier les différences biologiques entre les sexes est une absurdité. Aucun, aucune de ceux et celles qui croient à l'intérêt du concept de genre ne le soutient. L'« humain » résulte de l'interaction entre le biologique et l'appartenance au social, c'est une banalité. Ce qui est nouveau, c'est

l'attention portée aux formes, à la constitution de cette interaction entre sexe et genre.

Le genre n'est ni une théorie ni une idéologie. *C'est un outil pour penser et pour agir.*

Mais à dire vrai un outil dangereux. Capable de démonter la belle mécanique de l'organisation sociale que nous connaissons, d'en perturber le fonctionnement. Perçu à juste titre comme concept subversif par les milieux réactionnaires et les intégrismes de toutes obédiences religieuses, le concept de genre a trouvé dans le déchaînement de violences de rue auxquelles nous avons assisté l'an dernier la confirmation de sa dangerosité pour l'ordre social établi ! Les réactions qu'a suscitées chez ces fanatiques la nomination de Najat Vallaud-Belkacem à l'Éducation nationale laissent présager de nouvelles batailles... qui ont déjà pris date !

### D'où vient le genre ?

Pour mémoire, le terme anglophone de *gender* devenu genre en français naît aux États-Unis vers 1950 dans les milieux médicaux et psychiatriques à propos de personnes dont le sexe anatomique ne correspond pas au sexe chromosomique, puis, à partir de 1970, de personnes qui ne se reconnaissent pas dans leur identité sexuelle de naissance, les transsexuels. Le terme n'a rien alors de militant. Il s'agit de classification.

Le genre comme *concept* est historiquement lié au mouvement féministe des années 1970-1980. Dans le foisonnement des mouvements de contestation tous azimuts de ces années-là, se développe une prise de conscience très aiguë des disparités entre les sexes. La question, au départ, ne porte pas sur la différence entre les femmes et les hommes en elle-même mais sur la hiérarchie de pouvoir en amont, celle qui organise et justifie les différences sociales. D'abord utilisé pour dénoncer les inégalités de tous ordres à l'égard des femmes et lutter contre elles, le concept de genre prendra par la suite une tout autre dimension. Dans une perspective très générale, il ne se contente plus de décrire le monde social. Il cherche à l'expliquer. À décrypter la logique globale qui sous-tend l'organisation de la société sous tous ses aspects et dans tous les domaines. Il ne s'agit plus seulement des femmes comme catégorie distincte de celle des hommes mais de l'ensemble des rapports entre eux.

Très vite, les féministes américaines, pragmatiques, décidèrent de la nécessité d'institutionnaliser les débats afin de les rendre visibles et partageables, utilisables sur le terrain. Ce seront les programmes universitaires des « Gender Studies » qui se développent dès les années 1970.

En France, la percée institutionnelle sera tardive. Cependant, en 1973, un premier cours universitaire créé par des historiennes, dont la plus connue est Michelle Perrot, intitulé « Les femmes ont-elles une histoire ? », ouvre timidement la voie. Les travaux d'abord centrés sur les femmes – et souvent soupçonnés de parti pris féministe – s'élargissent peu à peu vers une analyse plus ouverte des relations entre femmes et hommes. La question centrale demeure celle des inégalités entre les sexes, que l'on débusque et que l'on décrit.

Dans une approche marxisante, les sociologues, pour leur part, utilisent le terme de « rapports sociaux de sexe » et de « domination masculine » à côté d'autres rapports sociaux (de classe ou de race, par exemple). La notion de genre qui émerge en France vers 1990 à l'occasion des échanges entre Américaines et Françaises sur la question des femmes rencontrera pendant longtemps chez les Françaises méfiance et réticences. Il faudra de longues années d'efforts pour obtenir la légitimation académique des « études de genre », vers l'année 2000.

Depuis quarante ans, de part et d'autre de l'Atlantique, le corpus de recherches sur la problématique sexe-genre ne cesse de s'enrichir. D'abord objet des sciences sociales, le genre s'introduit aujourd'hui dans les sciences dites « dures ». Les congrès internationaux d'histoire des sciences, des programmes spécifiques sur la question dans de prestigieuses institutions scientifiques et techniques surtout aux États-Unis en témoignent. La France a peiné à suivre en matière d'institutionnalisation. C'est fait maintenant et cela se traduit par la reconnaissance publique de la légitimité de la question sexe-genre et... de l'argent pour travailler cette question de façon non militante.

### En sociologie

Pour ce qui est de la sociologie, les sujets abordés le furent d'abord, comme nous l'avons dit, sous l'angle des « rapports sociaux de sexe », termes politiquement marqués, qui désignent des rapports de pouvoir dans une sphère particulière, à côté des rapports de classe ou de race. Le remplacement par « genre » rencontra de fortes résistances de la part de chercheuses qui craignaient un affaiblissement de sa force conceptuelle au profit d'un terme privé de la dynamique de son appui sur le mouvement social. Genre est maintenant le seul terme utilisé.

Pour illustrer l'impact du concept de genre sur les analyses sociologiques, je citerai les deux premiers thèmes traités à nouveau à partir des années 1980 : le *travail* et la *sexualité*.

1. Sur le travail. Au-delà de la division sexuelle du travail salarié déjà décrite par plusieurs auteures quelques années auparavant, les chercheuses font sortir de l'ombre et évaluer économiquement le travail domestique effectué par les femmes (invisible et gratuit dans le cadre de la famille, salarié au-dehors) : il suffit de changer de porte sur le même palier pour que le « ménage », l'activité normale de la mère de famille, devienne activité de la femme de ménage salariée chez la voisine.

Ou encore, elles procèdent au repérage de la « naturalisation » des aptitudes reconnues à chacun des deux sexes, aussi bien dans les métiers (les petites filles, aux mains plus fines et plus agiles que celles de leurs frères, surtout quand elles sont jeunes, feront d'excellentes couturières aussi bien que des expertes dans les manipulations des composants électroniques), tandis que dans la vie familiale elles savent (savaient) d'instinct, par nature, mieux balayer, cuisiner, repasser que les frères ou maris, qui auraient besoin, eux, d'un apprentissage ! Exagération ? Moins qu'on ne pourrait le croire.

Une même logique traverse toute la vie sociale. Désormais « le privé est politique ». Une collègue rappelait récemment que le grand Montesquieu, il y a bientôt trois siècles, le disait déjà !

2. À propos de sexualité. Le concept de genre appliqué à l'étude de la sexualité oriente l'attention, non plus seulement sur la diversité des pratiques sexuelles selon l'âge, les milieux, les appartenances, mais aussi sur l'aspect très normatif des représentations et des pratiques sexuelles. Des anthropologues (Colette Guillaumin et Nicole-Claude Mathieu) proches de bien des sociologues dénoncent la contrainte sociale à l'hétérosexualité et ce qu'elles nomment « appropriation » des femmes par les hommes. Celle-ci mettrait en quelque sorte les femmes en esclavage, utilisant non seulement leur force de travail mais le support de cette force de travail, c'est-à-dire leur corps, utilisé pour la sexualité des hommes, pour la procréation, pour le soin des autres.

Traduction concrète de ces trois manières d'user ou plutôt mésuser du corps féminin en termes contemporains : le viol comme arme de guerre, les nouvelles technologies de reproduction, la dévolution aux femmes de la charge du *care*, les soins à la personne.

Autre conséquence de la sexualité hétéro-normée comme espace structurant des relations entre hommes et femmes, la production de catégories de pratiques sexuelles légitimes et illégitimes, entraînant la stigmatisation des minorités sexuelles, tant masculines que féminines. Minoritaires du fait de leurs pratiques sexuelles (homosexuell-e-s) ou minoritaires

dans leurs représentations d'elles-mêmes (transsexuell-e-s), ces personnes posent question à l'identité de genre : à quel sexe appartiennent-elles ? À quel sexe se sentent-elles appartenir ? Les réponses sont loin d'être simples. On peut être *gay* et se sentir homme, on peut être lesbienne et se sentir femme ou l'inverse. On peut jouer occasionnellement avec les apparences, c'est le travestissement assumé comme spectacle.

De son côté, la sociologue Christine Delphy estime que le genre précède le sexe, car c'est lui qui, dans la pensée, donne sens aux caractéristiques physiques du sexe.

Quoi qu'il en soit, le genre n'efface pas le sexe. Que faire de la « valence différentielle » que Françoise Héritier attribue à la capacité exclusive des femmes à mettre au monde des enfants des deux sexes et la nécessité pour les hommes de passer par le corps des femmes pour avoir des fils ? Comment « dissoudre la hiérarchie », sous-titre de son ouvrage intitulé *Masculin/Féminin*<sup>1</sup>, hiérarchie aussi universelle dans le temps et l'espace, si une différence aussi radicale sépare les femmes des hommes ? Ne serait-ce pas cela l'humanisation, la civilisation ?

Dans les années 1970-1980 le tourbillon des idées dérangeantes avait atteint son apogée. Depuis, le genre a pénétré l'ensemble des travaux de sociologie effectués dans une perspective scientifique. Aujourd'hui le « genre » est une thématique transversale, un outil à la disposition de tous, sociologues de la famille, sociologues du travail, sociologues de la culture ou sociologues du sport. Et, bien au-delà, de tous les chercheurs et de toutes les disciplines, philosophie, biologie, musique, etc.

### Le genre, un outil pour agir

Outil pour penser, le genre est aussi un outil pour agir. Dans un premier temps, le genre a soutenu les luttes féministes. Aujourd'hui la recherche a pris ses distances avec le mouvement social, celui-ci ayant, de son côté, pratiquement disparu. Légitimé par l'institutionnalisation universitaire, intégré au discours socio-médiatique, la presse, les réseaux sociaux, le genre appartient désormais à tous les acteurs, individuels ou collectifs. Positif et utile pour ceux qui croient à la possibilité d'agir sur notre monde pour le rendre plus juste. Intolérable pour la mouvance politique et religieuse la plus réactionnaire à laquelle le genre sert de bannière, de signe de ralliement pour s'opposer. Et matière à l'intoxication la plus grossière.

Dans le langage courant, le discours médiatique et celui de l'Administration, le mot de genre a tendance à remplacer celui de sexe : actions publiques genrées, statistiques genrées, lecture genrée de la société, etc.

Synonyme de sexe, il gagne en efficacité pratique ce qu'il perd en spécificité conceptuelle.

Sur le terrain, malgré les inégalités qui perdurent, les progrès sont incontestables : de la parité citoyenne au mariage pour tous, de la lutte contre les violences conjugales aux actions publiques en faveur de la mixité des formations professionnelles, de l'accès de femmes à des fonctions valorisées à la visibilité du sport féminin, etc., autant de petits pas à saluer. Parallèlement, quoique dans une moindre mesure, l'attention se porte désormais aussi sur la construction de la masculinité, ses conséquences, ses contraintes, etc.

### Pour conclure

Sexe et genre constituent les fondamentaux dans le champ des études de genre où ils s'associent, se confrontent, s'opposent à d'autres notions, d'autres disciplines, d'autres analyses, en un mot, font débat.

Sexe-genre, la réflexion a pris une tournure radicale chez la philosophe américaine Judith Butler, la bête noire des opposants au « genre ». Le calme de la présentation de son ouvrage *Défaire le genre*, au titre encore plus provocateur que le premier, *Trouble dans le genre*, contraste avec les débordements de haine de certains de ses opposants. Je termine par un extrait de son introduction à *Défaire le genre* traduit en français en 2006 : « Si le genre est une sorte de faire, une activité incessante performée, en partie sans en avoir conscience et sans le vouloir, il n'est pas pour autant automatique ou mécanique. Au contraire, c'est une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte. Qui plus est, on ne fait pas son genre tout seul. On le fait toujours avec ou pour quelqu'un d'autre, même si cet autre est imaginaire <sup>2</sup>. »

Le genre est malléable. Il peut être troublé. Peut-on défaire le genre ? S'en défaire comme d'un vêtement mal ajusté ? La bipolarité masculin/féminin est-elle intangible ? *Homme/Femme, peut-on être autre chose ?* Les biologistes et les généticiens, de leur côté, tentent de comprendre le processus et les troubles du déterminisme sexuel et vont parfois même jusqu'à mettre en cause le principe de deux sexes seulement.

Étrangement, tandis que le débat théorique sur cette dernière question reste très vif, l'Administration, elle, a commencé à trancher ! En Argentine, en Australie, au Népal, en Allemagne, les transsexuels qui souhaitent changer de sexe social ou ne veulent pas choisir entre les cases homme ou femme le peuvent désormais sans subir d'opération. Une case x est prévue à l'état civil. Ce n'est pas encore le cas en France.

Les « études de genre » ne manquent pas d'avenir !

*Mots-clés : sexe/genre, stéréotypes, égalité/différence, sexualité hétéro-normée, féminisme.*

---

\*  Geneviève de Pesloüan est sociologue, maîtresse de conférences en retraite de l'université de Rouen. Après une dizaine d'années d'activité dans divers organismes internationaux et sa thèse sur *Les Femmes ingénieurs en France* (PUF, 1974), elle fut à l'origine du département de sociologie de l'université de Rouen. Ses travaux de recherche et d'enseignement ont porté parallèlement sur les transformations du travail industriel sous l'influence des nouvelles technologies et sur les transformations de la famille contemporaine. Son intérêt actuel concerne ce dernier thème.

\*\*  Intervention lors de la journée préparatoire aux Journées nationales « Le choix du sexe », au Havre, le 27 septembre 2014.

1.  F. Heritier, *Masculin/Féminin*, Paris, Odile Jacob, 1995.

2.  J. Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.